Fabula / Les Colloques
Accuser réception

Raison historiographique, réceptions croisées et internationalisation de la recherche. L'histoire de la philosophie aux XVIIIe-XIXe siècles

Catherine König-Pralong

Pour citer cet article

Catherine König-Pralong, « Raison historiographique, réceptions croisées et internationalisation de la recherche. L'histoire de la philosophie aux XVIIIe-XIXe siècles », *Fabula / Les colloques*, « Accuser réception », URL : https://www.fabula.org/colloques/document6561.php, article mis en ligne le 12 Mars 2020, consulté le 09 Mai 2025

Ce document a été généré automatiquement le 09 Mai 2025

Raison historiographique, réceptions croisées et internationalisation de la recherche. L'histoire de la philosophie aux XVIIIe-XIXe siècles

Catherine König-Pralong

Dans leur appel à contribuer à ce dossier, Thierry Roger et Stéphane Zékian établissaient un diagnostic. Apparue durant les dernières décennies du xx^e^ siècle parallèlement aux travaux de Hans-Robert Jauss, la mode des études de réception, attentives aux lecteurs et à la lecture des œuvres, présente deux tendances réflexives et d'historicisation des pratiques en sciences humaines et sociales : « l'objectivation des traditions historiographiques reçues », accompagnée d'un « intérêt critique pour la littérature secondaire ». Plutôt que de répondre directement à la question posée par Roger et Zékian – s'agit-il d'un « signe de vitalité » ou de l'« indice d'un essoufflement » ? –, j'emprunte une voie détournée. Faisant de l'objet une méthode, j'historiciserai ces processus d'historicisation réflexive. Ils peuvent en effet être inscrits dans une histoire longue, dont les prémisses se découvrent au xvii^e^ siècle et qui connaît une accélération autour de 1800. Dans cette optique, l'historicisation des pratiques savantes apparaît liée à l'invention de la modernité par les acteurs du nouveau champ disciplinaire et scientifique qui se forme au xviii^e^ siècle. D'autre part, l'objectivation des traditions historiographiques reçues constitue l'une des opérations par lesquelles la recherche s'est internationalisée à l'âge moderne.

Pour aborder par le biais de ces deux thèses la signification épistémique de l'historicisation des pratiques savantes, je prendrai pour exemple un savoir qui fut une propriété émergente du régime historiciste caractérisant la science moderne[1] : l'histoire de la philosophie qui s'est institutionnalisée comme discipline universitaire en Allemagne au xviii^e^ siècle et s'est implantée dans l'université française après 1800. Je présenterai d'abord quelques éléments emblématiques du passage de l'érudition des Lumières aux reconfigurations des savoirs par la temporalisation de

[1] Voir, pour les sciences humaines et sociales, Reinhart Koselleck, *Le futur passé. Contributions à la sémantique des temps historiques*, trad. Jochen Hoock, Paris, Éditions de l'EHESS, 2016. Pour les sciences de la nature : Wolf Lepenies, *Das Ende der Naturgeschichte. Wandel kultureller Selbstverständlichkeiten in den Wissenschaften des 18. und 19. Jahrhunderts*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1978 ; M. Norton Wise, « Comment marche le monde ? », in Kapil Raj, H. Otto Sibum (éd.), *Histoire des sciences et des savoirs. 2. Modernité et globalisation*, Paris, Seuil, 2015, p. 183-202.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

leurs objets au xviii[e] siècle, puis par l'historicisation de leurs pratiques autour de 1800. Je m'attarderai alors sur la notion de tradition ou d'école de pensée. Envisagées dans leur dimension socioculturelle, les études de réception permettront ensuite d'appréhender un moment charnière de l'histoire des savoirs : l'internationalisation de la recherche qui a résulté des nationalismes scientifiques, un phénomène que j'illustrerai par l'exemple de la réception de la pensée de Victor Cousin au Royaume-Uni et aux USA durant la première moitié du xix[e] siècle.

La réception sera donc envisagée d'une part comme une opération sur le passé, reconstruit pour être rejeté ou au contraire colonisé, d'autre part comme l'une des pratiques épistémiques dont ont résulté les traditions scientifiques nationales dans l'ordre synchronique des échanges internationaux modernes.

Les recensions

À partir des premières Lumières, la réception de la littérature, en particulier scientifique, est devenue un mode de la sociabilité savante. Véritable engouement intellectuel, la lecture critique s'est dotée d'instruments spécifiques durant cet âge de savoir encyclopédique. Reinhard Wittmann a souligné que deux types de lectures nouveaux coexistaient et s'enrichissaient mutuellement dès le xvii[e] siècle. À côté de la lecture cursive de textes appartenant à des genres littéraires destinés à l'espace public cultivé – une lecture qu'il décrit comme « moderne » –, il signale l'apparition d'une « lecture extensive, encyclopédique, polyhistorique » spécifique aux milieux intellectuels[2]. Les revues scientifiques sont le produit et l'organe de cette pratique érudite de la lecture. Le souci d'exhaustivité qui la motive favorise en effet des formes de travail collectives, dont les périodiques de recensions sont les vecteurs matériels.

En 1655 est créé le *Journal des sçavans*, le premier périodique littéraire et scientifique européen. Il se donne pour objectif de recenser les principaux ouvrages qui paraissent dans la République des lettres. Son équivalent allemand, les *Acta eruditorum*, fondé en 1682 à Leipzig, paraît en latin[3].Puis, le grand journal de recensions de l'*Aufklärung*, les *Göttingische Zeitungen von gelehrten Sachen* fondées en 1739 et publiées aujourd'hui sous le titre *Göttingische Gelehrte Anzeigen*, s'impose comme l'organe germanophone de la recherche. Il faut y être recensé, discuté, approuvé ou contesté pour faire carrière. En accusant réception des œuvres, les

2 Reinhard Wittmann, « Une révolution de la lecture à la fin du xviiie siècle ? », in Guglielmo Cavallo, Roger Chartier (éd.), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Seuil, 2001 [1997], p. 355-392, ici p. 365.

3 Augustinus Hubertus Laeven, *The* Acta eruditorum *under the Editorship of Otto Mencke (1644–1707). The history of an international learned journal between 1682 and 1707*, Amsterdam, APA-Holland University Press, 1990.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

recenseurs créent et font circuler du capital symbolique dans un monde académique à l'économie de plus en plus libérale. À Berlin, l'éditeur Friedrich Nicolai fonde l'*Allgemeine Deutsche Bibliothek* en 1765, une entreprise florissante dédiée à la recension de tous les ouvrages paraissant en langue allemande. Les 255 volumes publiés durant les quarante années d'existence du périodique, jusqu'en 1806, livrent plus de 60'000 critiques, rédigées par 430 collaborateurs[4]. Une recension dans la *ADB* pouvait lancer ou freiner une carrière, jouer un rôle dans la course aux postes académiques[5]. Au xviii[e] siècle, les recensions avaient en règle générale plus d'un lecteur et leurs auteurs n'étaient pas forcément des acteurs intellectuels de second ordre. Les centres de savoir gagnaient en attractivité lorsqu'ils possédaient leur journal de recensions, à l'instar de la *Allgemeine Literatur-Zeitung* fondée à Iéna en 1785 et à laquelle ont notamment collaboré Goethe, Schiller, Kant, Fichte et Alexander von Humboldt. En Écosse, l'*Edinburgh Review* joue un rôle analogue. Créé en 1755, il paraît toujours, relancé en 1984 après une interruption en 1929. Le tirage des revues dédiées à la recension critique est par ailleurs significatif de l'intérêt qu'elles suscitent. Imprimé à 750 exemplaires en 1802, l'*Edinburgh Review* connaît un tirage de 13'500 unités en 1818[6].

L'histoire de la philosophie comme discipline universitaire

En Allemagne, la recension, autrement dit la réception critique de la littérature savante, est l'un des principaux medias de la communication académique durant la seconde moitié du xviii[e] siècle. Or les universités situées sur le territoire qui forme le nord de l'Allemagne actuelle se réforment peu à peu, procédant à une systématisation du savoir qui produit et organise un ensemble de nouvelles disciplines ; dans les sciences de l'homme, l'ethnologie, l'histoire universelle, l'anthropologie, l'histoire de la littérature, la linguistique, l'économie politique et la géographie. À partir de 1750, Göttingen en est un exemple éclatant[7].

4 Ute Schneider, *Friedrich Nicolais „Allgemeine Deutsche Bibliothek" als Integrationsmedium der Gelehrtenrepublik*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1995, p. 12.

5 William Clark, *Academic Charisma and the Origins of Research University*, Chicago-London, The University of Chicago Press, 2006, p. 375-376 et 422-424.

6 Christophe Charle, *Les intellectuels en Europe au xixe siècle. Essai d'histoire comparée*, Paris, Seuil, 2001 [1996], p. 52, qui renvoie à Silvan S. Schweber, « Scientists as Intellectuals : The Early Victorians », in James Paradis, Thomas Postlewait (ed.), *Victorian Science and Victorian Values*, New York, The New York Academy of Sciences, 1981, p. 1-37, ici p. 5.

7 Hans Erich Bödeker, Philippe Büttgen, Michel Espagne (éd.), *Göttingen vers 1800. L'Europe des sciences de l'homme*, Paris, Cerf, 2010.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

C'est dans ce contexte que l'histoire de la philosophie, née de l'érudition protestante un siècle plus tôt, s'installe à l'université[8]. À Göttingen, dans les années 1780, l'historien, philosophe et ethnologue Christoph Meiners professe cette discipline et fait imprimer ses cours. Son collègue philosophe, le kantien Johann Gottlieb Buhle, qui quittera Göttingen pour la jeune université de Moscou en 1804, publie lui aussi de célèbres manuels d'histoire de la philosophie. À Halle, la discipline est représentée par Johann August Eberhard, un adepte de la méthode pragmatique de Leibniz et Wolff, dont le cours d'histoire de la philosophie paraît en 1788. Dans la nébuleuse pragmatique lockéenne, Dietrich Tiedemann, formé à Göttingen, impose l'histoire de la philosophie à Marbourg, où lui succédera le kantien Wilhelm Gottlieb Tennemann, qui a auparavant exercé à Iéna. Ce dernier est l'auteur d'une histoire de la philosophie en onze volumes dont la première édition paraît entre 1798 et 1818, et dont l'abrégé, spécialement conçu pour l'enseignement, est promis à un succès européen, traduit en quatre langues[9]. Quant au manuel de Tiedemann, paru en six volumes entre 1791 et 1797, il est considéré par de nombreux contemporains comme le départ scientifique de la discipline[10]. En Bavière catholique, à l'université d'Ingolstadt, la discipline fait aussi une percée, grâce à Joseph Socher, un théologien catholique qui adopte une ligne kantienne en philosophie et dans son manuel d'histoire de la philosophie. Ces quelques noms, derrière lesquels se cache une importante production de manuels d'histoire de la philosophie, illustrent la vitalité d'une discipline nouvelle dans l'université germanophone. Une génération plus tard, à Berlin, Hegel enseigne régulièrement l'histoire de la philosophie.

8 Pour plus détails : Catherine König-Pralong, *La colonie philosophique. Écrire l'histoire de la philosophie aux xviiie et xixe siècles*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2019.

9 Wilhelm Gottlieb Tennemann, *Geschichte der Philosophie*, 11 Bde., Leipzig, Barth, 1798-1819. En 1812, Tennemann en publie un abrégé, qui connaîtra cinq rééditions jusqu'en 1829 : *Grundriss der Geschichte der Philosophie für den akademischen Unterricht*, Leipzig, Barth. L'ouvrage est traduit en grec par Konstantinos Koumas : Σύνοψις τῆς ἱστορίας τῆς φιλοσοφίας, Wien, Bartolomäus, 1818 ; et en français par Victor Cousin : *Manuel de l'histoire de la philosophie*, 2 vol., Paris, Pichon et Didier, 1829. Une version italienne est élaborée sur la traduction de Cousin : *Manuale della storia della filosofia,* 3 vol., trad. da Francesco Longhena, Milano, Fontana, 1832-1836. D'autres traductions italiennes, à partir de l'allemand, suivront. Enfin, l'abrégé est traduit en anglais en 1832 : *A Manual of the History of Philosophy*, transl. by Arthur Johnson, Oxford, Talboys [deuxième édition révisée et augmentée par J.R. Morell, London, Bohn, 1852]. Sur Tennemman : Giuseppe Micheli, « Wilhelm Gottlieb Tennemann (1761-1819) », in Giovanni Santinello, Gregorio Piaia (a cura di), *Storia delle storie generali della filosofia,* vol. 4.1, *L'età hegeliana. La storiografia filosofica nell'area tedesca,* Padova, Antenore, 1995, p. 25-134.

10 Dietrich Tiedeman, *Geist der spekulativen Philosophie*, 6 Bde., Marburg, Akademische Buchhandlung, 1791-1797. La parution s'accompagne de recensions dans les périodiques les plus en vue. Le tome 4, paru en 1795, est par exemple discuté dans les trois périodiques mentionnés plus haut, parmi d'autres. Il est recensé par Johann Gottlieb Buhle dans les *Göttingische Anzeigen von gelehrten Sachen* (vol. 183, novembre 1795, p. 1825-1829), de manière anonyme (et moins positive) dans la *Allgemeine Literatur-Zeitung* (vol. 204-205, juillet 1796, col. 9-19), et par un auteur dont l'initiale est « Zi », dans la *Neue allgemeine Deutsche Bibliothek* (Anhang zum ersten bis acht und zwanzigsten Bande, erste Abteilung, Kiel, Bohn, 1797, p. 225-228).

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

De la temporalisation à l'historicisation

Dans l'ordre de la politique du savoir, se démarquer de l'éclectisme protestant, à savoir des fondateurs de la discipline, constitue l'une des principales opérations qui caractérisent cette entreprise intellectuelle de nature universitaire, si on l'envisage dans son ensemble. Au début du xviii[e] siècle, les théologiens luthériens Johann Franz Budde, Christoph August Heummann et Johann Jacob Brucker avaient en effet développé une approche éclectique, c'est-à-dire philologique et de critique philosophique, pour organiser les matériaux épars hérités de diverses traditions, dont les doxographies (les vies, œuvres et opinions des philosophes). L'histoire de la philosophie – illustrée par l'*Historia critica philosophiae* publiée par Brucker entre 1742 et 1744 – était née de ce souci de cohérence et de critique de la tradition. Tandis que les doxographies des siècles précédents, à l'exception de Bayle souvent loué pour son esprit critique, semblaient présenter un marché d'opinions philosophiques juxtaposées sans logique et sans appréciation critique, l'historiographie éclectique allemande se proposait de narrer l'histoire unitaire de la rationalité philosophique, son développement et ses errances à travers l'histoire de l'humanité. En temporalisant la philosophie et en jugeant ses diverses phases de développement, elle lui conférait une unité objective et une consistance conceptuelle. Cette opération permettait aussi de se distancer d'un passé « sauvage » et catholique, aboli par la réforme protestante et les Lumières (l'*Aufklärung*).

Avec l'entrée de l'histoire de la philosophie à l'université, sur une scène intellectuelle où la formation des disciplines modernes s'accompagne d'un fort jeu de concurrences et d'échanges interdisciplinaires et où la valeur se mesure en termes de scientificité (*Wissenschaftlichkeit*), un second décrochage s'observe, l'historicisation d'un savoir en crise, dont on entend réformer la méthode et définir strictement les frontières disciplinaires et l'objet. Contre l'érudition polymorphe des prédécesseurs, en particulier de Brucker, les philosophes universitaires affirment la scientificité de l'histoire de la philosophie, qui doit être sélective et se démarquer ainsi de l'histoire des savoirs (l'*historia literaria*), trop généraliste. Particulièrement notable dans les mouvances kantiennes, ce mouvement de spécialisation et de professionnalisation repose ainsi sur une objectivation de la tradition disciplinaire. Autour de 1800, l'histoire de la philosophie connaît un tournant historiographique. Les praticiens de la discipline ne peuvent s'y engager sans procéder à l'examen critique de leur propre tradition intellectuelle et des pratiques savantes héritées. Cette conscience méthodologique exacerbée, qui accuse réception des travaux antérieurs et de l'histoire disciplinaire, loin d'être le symptôme d'une sclérose ou

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

d'un essoufflement, peut être interprétée comme l'acte de refondation d'un savoir sur de nouvelles bases scientifiques.

La critique de la raison historiographique

L'introduction à l'histoire de la philosophie du kantien Wilhelm Gottlieb Tennemann consiste en une vaste mise au point sur l'état de la discipline. Elle comporte deux parties intitulées « théorie » et « méthodologie ». Tennemann y traite du concept d'histoire des sciences, définissant l'« histoire d'une science » comme « la présentation des efforts entrepris en direction d'une science d'une part, de la formation de cette dernière, résultant de ces efforts, d'autre part[11] ». Ainsi, l'histoire d'une science doit porter à la fois sur des opérations épistémiques et sur des résultats disciplinaires.

Dans sa tentative pour établir les fondements de l'histoire de la philosophie envisagée comme science, Tennemann se distancie de l'historiographie éclectique, en particulier de l'entreprise de Brucker qui, dépourvue de principe *a priori*, collecte à l'aveugle tout ce qui a pu être considéré comme de la philosophie un jour et quelque part dans le monde. Il délimite strictement le champ de l'histoire de la philosophie, dont il réduit le périmètre à l'Europe à partir du vi^{e} siècle av. J.-C., et il mentionne des prédécesseurs sur cette voie scientifique, en particulier deux représentants de l'historiographie universitaire, Tiedemann et Buhle. Enfin, dans une section intitulée « Histoire et littérature de l'histoire de la philosophie » (*Geschichte und Litteratur der Geschichte der Philosophie*)[12], il introduit le concept d'histoire de l'histoire de la philosophie, marquant ainsi le tournant réflexif nécessaire à la refondation de la discipline. Lorsqu'il établit, sur quatorze pages, la liste de toutes les histoires générales de la philosophie parues jusqu'à lui, le professeur Tennemann ne poursuit pas des buts archivistiques. Il accuse réception de l'histoire disciplinaire pour s'en démarquer à la manière kantienne : dépourvue de méthode, c'est-à-dire d'une critique de ses propres conditions de possibilité, l'histoire de la philosophie n'a à ce jour pas contribué au progrès des sciences ; érudite et désordonnée, elle n'a su que divertir et instruire.

Une génération plus tard, le néokantien et anti-hégélien Jakob Friedrich Fries, professeur à Iéna après avoir échoué, contre Hegel, à la succession de Fichte à Berlin, fait la théorie de l'histoire de l'histoire de la philosophie. Il s'oppose non seulement à la philosophie de l'histoire de Hegel, mais aussi aux vues d'un autre

11 Wilhelm Gottlieb Tennemann, *Geschichte der Philosophie*, Bd. 1, Leipzig, Barth, 18292 [deuxième édition annotée par Amadeus Wendt], p. xiv : « Geschichte einer Wissenschaft ist die Darstellung der auf eine Wissenschaft gerichteten Bestrebungen und der dadurch bewirkten allmählichen Bildung derselben. »

12 *Ibid*., p. lxii.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

courant réflexif en sciences humaines, l'école historique berlinoise représentée par Friedrich Schleiermacher et, en histoire de la philosophie proprement dite, par Heinrich Ritter[13]. Contre l'historicisme berlinois, Fries affirme lui-aussi la nécessité de principes *a priori* qui orientent le travail de l'historien, lui permettant de poser les bonnes questions à la tradition reçue. Ces questions sont des problèmes atemporels auxquels les philosophies historiques dignes de ce nom se sont confrontées.

Une conscience nouvelle s'affirme ainsi dans l'historiographie néokantienne, celle d'être non seulement un moment décisif de l'histoire de la philosophie, mais aussi de l'histoire de l'histoire de la philosophie. Qualifiant cette discipline réflexive de science, Fries affirme que « la narration de l'histoire de la philosophie, en tant que science, a elle-aussi sa propre histoire et des étapes nécessaires dans sa formation[14]. » La rationalité historiographique néokantienne signifie l'avènement de la véritable histoire de la philosophie, conforme aux principes de la raison et découverte au terme de longues errances. En historiographie philosophique, une épistémologie scientifique métadiscursive, qui fonde la légitimité de la discipline, se superpose à la méthodologie qui décrit ou prescrit la bonne pratique. Cette critique de la raison historiographique a pour contenu empirique la reconstruction et l'évaluation de l'histoire de la discipline, à laquelle Tennemann et Fries consacrent leur préface.

Une philosophie de l'histoire de la philosophie

Dans la seconde moitié du xix^{e} siècle, l'historiographie philosophique de tendance positiviste accentue cette exigence de scientificité. George Henry Lewes en Angleterre, Bernard Bolzano puis Franz Brentano en Autriche représentent exemplairement, en histoire de la philosophie, la nouvelle quête d'objectivité caractéristique de la seconde moitié du xix^{e} siècle[15]. La subjectivité, que l'historicisme du début du siècle avait historicisée, représente désormais un danger. Le *self* du philosophe doit dès lors être le lieu d'une discrimination, d'une purification qui permet de retrouver en soi la rationalité universelle et la loi de son

13 Voir Catherine König-Pralong, *La colonie philosophique, op. cit.,* p. 57-70.

14 Jakob Friedrich Fries, *Geschichte der Philosophie,* Bd. 1, Halle, Verlag der Buchhandlung des Waisenhauses, 1837, p. VIII : « Auch die Erzählung der Geschichte der Philosophie als Wissenschaft hat wieder ihre Geschichte und nothwendige Stufen ihrer Fortbildung. »

15 Pour les sciences de la nature : Lorraine Daston, Peter Galison, *Objectivité*, trad. par Sophie Renaut et Hélène Quiniou, Dijon, Les Presses du réel*,* 2012.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

développement par exclusion des éléments subjectifs. Brentano énonce la règle générale de cette hygiène scientifique : « Nous devons autant que possible éviter ce qui nous est propre subjectivement, mais nous devons toujours et encore nous aider de l'universellement humain en nous[16]. »

Or les positivistes intègrent la critique des philosophies du passé à l'examen des philosophies actuelles et de la subjectivité personnelle. La tradition reçue fait partie du *self* scientifique, individuel et collectif. Comme discipline, l'histoire de la philosophie présente un terrain adéquat pour mettre à l'épreuve les constructions de l'esprit humain et en découvrir les lois de fonctionnement, autrement dit le développement. Encore faut-il la reconstruire de manière logique, en repérant dans l'histoire des systèmes leurs principes de succession causale. Brentano énonce une loi[17]. La succession récurrente de quatre phases permet d'identifier des séquences dans le continu de l'histoire de la philosophie. La première phase, de progrès, est caractérisée par sa nature théorique ; la philosophie y découvre des lois causales qui expliquent des phénomènes objectifs. Elle est suivie par trois phases de déclin. À la théorie succède une réorientation pratique de la philosophie (avec la domination de l'éthique et de la philosophie politique), qui produit, troisièmement, des mouvements sceptiques. Les insuffisances du scepticisme engendrent enfin une réaction de nature mystique (ou spiritualiste), dernier stade de la dégénérescence. Cette succession causale, à laquelle Brentano reconnaît la même fiabilité qu'aux lois de la physique, permet de découper et reconstruire les processus historiques en leur conférant une objectivité scientifique. L'exigence de réflexivité et d'analyse, qui s'accentue durant la deuxième moitié du xix^{e} siècle, produit ainsi un métadiscours historiographique.

La transformation de l'histoire de la philosophie en discours régulateur, qui découvre des lois, donne naissance à une justification épistémologique à laquelle Brentano confère un statut à part, quasi disciplinaire. Il neutralise la philosophie de l'histoire de Hegel en la replaçant dans le contexte plus englobant d'une « philosophie de l'histoire de la philosophie », qui « recherche les raisons universelles, les lois des phénomènes[18] ». Laurent Cesalli a décrit la philosophie brentanienne comme un « *methodological turn* »[19]. Orientée sur les sciences

16 Franz Brentano, « La méthode de la recherche historique dans le domaine de la philosophie », trad. par Denis Fisette, in *Id.*, *Essais et conférences. I. Sur l'histoire de la philosophie*, Paris, Vrin, 2018, p. 129-140, ici p. 136 ; *Geschichte der Philosophie der Neuzeit. Einleitung,* hrsg. von Klaus Hedwig, Hamburg, Meiner, 1987 [ca. 1870], p. 89 : « Wir müssen das uns subjektiv Eigentümliche möglichst vermeiden, aber das allgemein Menschliche in uns fort und fort zu Hilfe nehmen. » .

17 Voir Franz Brentano, *Die vier Phasen der Philosophie und ihr augenblicklicher Stand*, Stuttgart, Cotta, 1895 ; « Les quatre phases de la philosophie et son état actuel », trad. par Hamid Taieb, in *Id.*, *Essais et conférences. I. Sur l'histoire de la philosophie*, *op.cit.*, p. 141-166.

18 Franz Brentano, « Philosophie der Geschichte der Philosophie », dans *Id.*, *Geschichte der Philosophie der Neuzeit, op. cit.*,p. 77-80, ici p. 77 : « Aber es gibt eine Philosophie der Geschichte der Philosophie. Sie forscht nach den allgemeinen Gründen, den Gesetzen der Erscheinungen. »

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

naturelles pour se départir des erreurs hégéliennes et postkantiennes, elle assume sa tradition disciplinaire de manière scientifique, c'est-à-dire métahistorique. Cesalli souligne que « contrairement à l'histoire de la philosophie, la philosophie de l'histoire de la philosophie est une partie de la philosophie et, par là même, une science[20] », dans l'optique brentanienne.

De l'érudition des Lumières, caractérisée par son intérêt critique pour la littérature secondaire, à l'objectivation des traditions historiographiques qui forme, au xix[e] siècle, le socle méthodologique d'une discipline universitaire nouvelle, l'histoire de la philosophie, vouée par définition à la réception, illustre le potentiel novateur de la rétrospection et de l'historicisation. De manière plus générale, ces opérations sont constitutives des sciences humaines et sociales depuis leur institutionnalisation autour de 1800. Dans le champ de la philosophie, les mouvances kantiennes et positivistes n'en constituent que deux cas exemplaires. Elles font concurrence à l'École historique allemande, à l'hégélianisme et, en France, à l'éclectisme cousinien, qui présentent des tendances certes très différentes, mais analogues cependant par leur nature fortement historiographique.

École de pensée et philosophie nationale

Le gain en réflexivité produit par la raison historiographique moderne a contribué à créer des écoles de pensée au sein des diverses traditions universitaires qui se sont définies par la critique de leurs histoires disciplinaires respectives[21]. Une école de pensée peut consister en un cercle social identifiable. À partir de son accession à l'ancienne chaire de Fichte à Berlin, en 1819, Hegel s'entoure d'adeptes de sa philosophie. En France, dès les années 1830, une nébuleuse de philosophes et d'historiens s'agrège autour de la figure de Victor Cousin, qui domine la discipline dans les ordres intellectuel et politique. La méthode cousinienne, qualifiée un temps d'éclectisme et qui place l'histoire de la philosophie au centre des sciences humaines, s'impose dans le champ de la philosophie universitaire parisienne dès le cours d'histoire de la philosophie de 1828. D'autre part, Cousin occupe successivement les fonctions de président du Conseil de l'université, président du jury d'agrégation, directeur de l'École normale et ministre de l'instruction publique. Il

19 Laurent Cesalli, « Brentano philosophe de l'histoire de la philosophie », dans Ueli Zahnd (ed.), *Language and Method*, Freiburg im Br., Rombach, 2017, p. 357-374, ici p. 365.

20 *Ibid.*, p. 372.

21 Pierre Bourdieu, « Systèmes d'enseignement et systèmes de pensée », in Fabrice Clément, Marta Roca i Escoda, Franz Schultheis, Michel Berclaz (éd.), *L'inconscient académique*, Genève, Seismo, 2006, p. 21-46 [première parution dans la *Revue internationale des sciences sociales*, 19, 1967, p. 367-388], p. 27 : « […] les écoles de pensée pouvaient réunir, plus souvent qu'il ne paraît, des pensées d'écoles. »

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

contrôle le champ dans l'ordre sociopolitique aussi. Au milieu du xix^e^ siècle, il exerce une force centripète au sein du réseau des intellectuels qui aspirent à faire carrière à l'université ou à la bibliothèque royale.

Mais une école de pensée peut aussi désigner une communauté plus vaste et, de ce fait, « imaginée » au sens donné à ce terme par Benedict Anderson : elle existe dans l'esprit de ses membres même si ceux-ci ne se connaissent pas[22]. Au xix^e^ siècle, dans le mouvement d'exacerbation des nationalismes qui procède, entre autres, des guerres napoléoniennes, les dispositifs scientifiques et culturels sont inclus à l'agenda politique des États européens, contribuant à former la « personnalité intellectuelle d'une nation[23] », selon les mots de Pierre Bourdieu. Dans le champ scientifique, le critère national se combine alors avec celui de la discipline et l'on commence à parler de médecine française, de chimie allemande ou de technologie américaine[24]. Au sein de la philosophie, les options méthodologiques sont à leur tour nationalisées : l'empirisme est anglais, l'idéalisme allemand, la philosophie du sens commun écossaise. Quant à la France, cas intéressant entre tous, sa philosophie nationale est celle d'un homme, Victor Cousin, et de son école. Vue d'Allemagne, la philosophie universitaire française se résume à l'éclectisme de Cousin. En 1848, l'historien allemand Ludwig Hahn l'affirme sans détour[25]. Le même constat se rencontre de l'autre côté de l'Atlantique – nous le verrons bientôt.

Les écoles de pensée ne résultent pas d'opérations mécaniques, mais sont au contraire les produits de réceptions et de réélaborations actives de la tradition, comme l'a souligné Christophe Prochasson pour le cas de la littérature[26]. Au cours de processus de réception créatrice, les définitions, par exemple de la pensée allemande comme spéculative, s'auréolent de traits plus vagues qui soulignent des caractères moraux ou portent des jugements de valeur. La pensée française est souvent blâmée par ses critiques pour son manque d'originalité. Depuis Descartes, elle n'aurait rien produit de proprement national, sinon des personnalités

22 Voir Benedict Anderson, *L'imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme, trad. Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, La Découverte, 1996,* p. 19 : « Elle est imaginaire (*imagined*) parce que même les membres de la plus petite des nations ne connaîtront jamais la plupart de leurs concitoyens : jamais ils ne les croiseront ni n'entendront parler d'eux, bien que dans l'esprit de chacun vive l'image de leur communion. »

23 Pierre Bourdieu, « Systèmes d'enseignement et systèmes de pensée », *art. cit*., p. 38.

24 Ludmilla Jordanova, « Science and National Identity », in Roger Chartier, Pietro Corsi (éd.), *Sciences et langues en Europe*, Paris, EHESS, 1996, p. 221-231. Comme le remarque Nathalie Richard, « les disciplines scientifiques pourraient, au même titre que les nations, être décrites comme des 'communautés imaginées' » (« Rituels d'instauration et constitution des identités disciplinaires : les lieux de mémoire de l'anthropologie (1859-1900) », in Claude Blanckaert (éd.), *Les politiques de l'anthropologie. Discours et pratiques en France (1860-1940)*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 337-363, ici p. 338).

25 Ludwig Hahn, *Das Unterrichtswesen in Frankreich. Eine Geschichte der Pariser Universität*, Bd. 2, Breslau, Gosohorsky, 1848, p. 32 : « Es ist bekannt, dass die Philosophie, welche in der Universität als die allein seligmachende gilt, der Eklecticismus ist. »

26 Christophe Prochasson, « Héritages et trahisons : la réception des œuvres », *Mil neuf cent*, 12, 1994, p. 5-17, ici p. 8 : « La tradition n'est pas un processus autonome de transmission. Elle est au contraire un mécanisme de réappropriation du passé, une re-production de normes esthétiques dépassées et intraduisibles dans un autre contexte que celui de l'œuvre 'classique'. »

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

charismatiques. Dans la recension du cours d'histoire de la philosophie de Cousin qu'il publie en 1829 dans l'*Edinburgh Review*, Sir William Hamilton commence par dire son admiration pour la figure flamboyante du professeur, puis il rabaisse la philosophie française, un système d'importation caduc, qui puise à plusieurs traditions étrangères et s'en trouve donc dépourvu de caractère national depuis le xvii^{e} siècle[27].

Jakob Friedrich Fries, que nous avons rencontré en adversaire de Hegel et de l'École historique berlinoise, est aussi un critique décidé de la pensée française. En 1837, il se perçoit comme un représentant du meilleur esprit germanique, de la rationalité kantienne, lorsqu'il diagnostique dans leur langue la cause de la rigidité mentale et de la superficialité des Français. Le français exercerait un despotisme linguistique (*Sprachdespotismus*) sur la pensée et ferait ainsi obstacle à la libre réflexion ou « pensée par soi-même » (*Selbstdenken*). Associant étroitement la langue et la philosophie, Fries prétend que la syntaxe française, caractérisée par son inflexibilité, a inhibé l'éclosion de conceptions originales au sein de cette tradition[28]. Comme le montrent les exemples de Hamilton et Fries, la personnalité intellectuelle d'une nation se forme aussi sous le regard d'intellectuels qui se représentent comme des membres d'une autre tradition nationale, dans un jeu de réceptions réciproques.

Le second grief qui s'attache durablement à la pensée française fait mention d'une passion rhétorique dommageable à la rigueur scientifique. Il se rencontre fréquemment, en pays germaniques, en Angleterre et en Écosse. J'y reviendrai. Pour l'instant, ce trait de caractère attribué à la personnalité intellectuelle française me permet d'illustrer un troisième aspect du faire tradition, ses effets en retour. La critique d'une école de pensée nationale par des membres d'autres communautés imaginées peut en effet être à son tour reçue au sein de la tradition stigmatisée, par ses opposants internes. Critique de la tradition française (par ricochet du cousinisme) et admirateur de la science allemande, Ernest Renan souligne la supériorité de l'érudition allemande sur la pensée française, toute rhétorique[29]. Depuis Madame de Staël, on n'avait guère observé telle germanophilie, sinon chez le Michelet historien de la Réforme et adversaire du cousinisme[30]. En historien des religions, Renan décrit une occasion manquée lors de la révocation de l'Édit de Nantes. La France aurait pu prendre le leadership intellectuel sur l'Europe un siècle

27 [William Hamilton], « Cours de philosophie. Par M. Victor Cousin », *Edinburgh Review*, 50, 1829, p. 194-221, p. 194. Le propos n'est d'ailleurs pas dénué d'ironie ; Hamilton évoque, entre autres, « the eloquent expositions of doctrines unintelligible to the many ».

28 Jakob Friedrich Fries, *Geschichte der Philosophie*, Halle, Waisenhaus, 1837, p. 16-17 : « […] eine Sprache, welche, wie z.B. die französische, grossentheils nicht aus freien Wörtern, sondern aus festen Phrasen besteht, hemmt in hohem Grade das fortbildende Selbstdenken. »

29 Ernest Renan, « L'instruction supérieure en France » (1864), dans *Id.*, *Questions contemporaines*, Paris, Lévy, 1868, p. 69-115, ici p. 80, ainsi que la « préface », p. V.

30 Voir Catherine König-Pralong, *La colonie philosophique, op. cit.,* p. 199-204.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

avant l'Allemagne, si elle avait su faire une place à la pensée critique protestante : « La France protestante était en train de faire, dans la première moitié du xvii^{e} siècle, ce que l'Allemagne protestante fit dans la seconde moitié du xviii^{e} siècle[31]. » Cependant, en provoquant l'exil des Huguenots, la France aurait choisi « l'esprit littéraire » et aurait ainsi imprimé à sa recherche une tournure « frivole ». En 1868, Renan regarde vers l'Allemagne scientifique dont j'ai parlé dans les sections précédentes. Observée de l'étranger, celle-ci se voit ainsi conférer une unité intellectuelle, alors qu'en interne, elle organise un réseau d'écoles concurrentes.

Nationalismes scientifiques et internationalisation de la recherche

Ces réceptions synchroniques et entrecroisées de traditions nationales sont les opérations dont résultent à la fois les nationalismes scientifiques et l'internationalisation du champ de la recherche. Comme l'a souligné Johan Heilbron, « l'espace international se construit historiquement à partir des structures nationales, et il peut avoir pour effet aussi bien de renforcer les spécificités nationales que de dénationaliser les pratiques de recherche[32] ». Pour les sciences humaines et sociales, les études de transferts culturels[33] et l'histoire croisée[34] ont surtout mis en évidence les interactions franco-allemandes qui contribuèrent, à partir de 1800, à la formation du champ disciplinaire européen. Depuis la fin du xx^{e} siècle, l'histoire des savoirs a en outre envisagé les connexions et circulations scientifiques qu'elle reconstruit à l'échelle globale de la planète[35]. Celle-ci paraît pertinente depuis le xvi^{e} siècle au moins, lorsque des savants, à commencer par les Jésuites, se mirent à parcourir le monde[36]. L'Europe et ses nations ont ainsi été inscrites dans un référentiel global qui, de l'Asie aux Amériques, n'a cessé de refaçonner leurs identités[37].

31 Ernest Renan, « L'instruction supérieure en France », *art. cit.,* p. 80.

32 Johan Heilbron, « Qu'est-ce qu'une tradition nationale en sciences sociales ? », *Revue d'histoire des sciences humaines,* 18, 2008, p. 3-16, ici p. 7.

33 Michel Espagne, *En deçà du Rhin. L'Allemagne des philosophes français au xixe siècle*, Paris, Cerf, 2004 ; Michel Espagne, Michael Werner, « La construction d'une référence culturelle allemande en France : genèse et histoire (1750-1914) », *Annales HSS*, 42, 1987, p. 969-992 ; Michel Espagne, « La fonction de la traduction dans les transferts culturels franco-allemands aux xviiie et xixe siècles. Le problème des traducteurs germanophones », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 97, 1997, p. 413-427.

34 Michael Werner, Bénédicte Zimmermann, « Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité », *Annales HSS,* 58, 2003, p. 7-36.

35 Voir les propositions méthodologiques formulées par Kapil Raj, *Relocating Modern Science. Circulation and the Construction of Knowledge in South Asia and Europe, 1650-1900*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2007.

36 Antonella Romano, *Impressions de Chine. L'Europe et l'englobement du monde (xvie-xviie siècle)*, Paris, Fayard, 2016.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

L'étude des échanges scientifiques internationaux permet en outre d'observer une accélération dans le processus de mondialisation du savoir à l'orée du xix^e^ siècle. Le cas des États-Unis d'Amérique, qui ne faisaient pas encore partie de l'« Occident », comme l'ont souligné Kapil Raj et H. Otto Sibum[38], est particulièrement intéressant. Le titre de la revue fondée en 1829 pour mettre en relation les idées françaises avec le continent américain exprime sans détour la différence perçue du côté européen : *Revue des deux mondes*. De l'autre côté de l'Atlantique, le journaliste Nathan Hale crée *The North American Review* à Boston, en 1815, dans le but de promouvoir une culture proprement américaine. La revue s'engage à recenser les ouvrages portant sur l'histoire de l'Amérique du Nord. Dans le jeu des réceptions réciproques, s'affirment ainsi des traditions scientifiques nationales, mais aussi plus diffuses et vastes, pour ainsi dire subcontinentales. Dès le début du siècle, les historiographies philosophiques française, allemande et britannique formulent, en interaction, l'idée d'une Europe terreau naturel de la philosophie et de la pensée rationnelle[39].

Au xix^e^ siècle, à l'instar de certains créateurs de revues, les instigateurs de synergies internationales sont parfois des acteurs intellectuels qui agissent sans ancrage institutionnel fort. En cours de formation, l'espace de la recherche internationale est un terrain propice encore pour les entreprises individuelles, en marge des circuits professionnels. Le *Système d'échange international scientifique, littéraire et agricole* créé par le ventriloque et mime français Alexandre Vattemare en est un exemple probant. Après avoir séjourné en France, à Berlin et en Angleterre, Vattemare s'établit en Amérique du Nord dans les années 1830. Il investit ses forces dans la création d'un réseau international de diffusion du savoir[40]. Partant du constat que les bibliothèques et les musées conservent souvent des livres, des pièces de monnaie, des illustrations, des cartes, des fossiles et des échantillons botaniques ou zoologiques en deux exemplaires, il se propose d'en organiser les échanges. La France et les États-Unis sont les deux principaux pôles de son réseau, qui s'étend cependant jusqu'en Turquie et en Iran.

En 1855, dans un rapport lu devant l'Académie des sciences morales et politiques, François Guizot présente une demande de patronage reçue de Vattemare. Elle est

37 Pour une histoire globale de la modernité : Christopher A. Bayly, *La naissance du monde moderne,* trad. Michel Cordillot, Paris, Les Éditions de l'Atelier, 2007 [2004].

38 Kapil Raj, H. Otto Sibum, « Globalisation, science et modernité. De la guerre de Sept Ans à la Grande Guerre », in Kapil Raj, H. Otto Sibum (éd.), *Histoire des sciences et des savoirs. 2. Modernité et globalisation, op. cit.*, p. 11-30, ici p. 25.

39 Catherine König-Pralong, « How Historians of Philosophy Invented Europe's Philosophical Nature? », in Catherine König-Pralong, Mario Meliadò, Zornitsa Radeva (éd.), *The Territories of Philosophy in Modern Historiography*, Bari-Turnhout, Pagina-Brepols, 2019, p. 19-38.

40 Voir le catalogue de l'exposition qui lui fut consacrée en 2007 : *L'ambassadeur extravagant. Alexandre Vattemare*, Paris, Passage, 2007 ; ainsi qu'Emmanuelle Le Pichon-Vorstman, « Monsieur Alexandre : vers un partage du patrimoine mondial », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde* [En ligne], 49, 2012, mis en ligne le 05 juillet 2016, consulté le 12 août 2019. URL : http://journals.openedition.org/dhfles/3498.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

accueillie tièdement par les membres présents, dont Victor Cousin. Guizot souligne pourtant l'ampleur d'une entreprise portée par l'enthousiasme d'un homme. À l'initiative de Vattemare, plus de 100 000 volumes américains ont été importés en France et plus de 70 000 livres français envoyés aux États-Unis. L'ancien ministre souligne « un grand mouvement intellectuel » américain, surtout dans la philosophie sociale et de l'éducation, et en histoire nationale. Pour recommander la requête de Vattemare, il observe en outre une « bienveillance naturelle » entre la France et les États-Unis[41]. L'accueil favorable fait à la philosophie de Cousin aux USA en est une illustration. Depuis la guerre d'indépendance, la rivalité entre le Royaume-Uni et les États-Unis d'Amérique a positionné la France en arbitre dans l'ordre intellectuel aussi.

Victor Cousin sur la scène européenne

Pour clore cette enquête avec un exemple, j'aborderai donc la réception internationale de Victor Cousin, d'abord la manière dont il s'est positionné sur la scène de la philosophie européenne, puis sa réception aux États-Unis d'Amérique, où la philosophie s'institutionnalisait en adoptant des formes inédites en Europe. Delphine Antoine-Mahut a reconstruit les procédures théoriques et les doctrines philosophiques que Cousin a élaborées dans le but d'établir sa philosophie comme la seule alternative viable sur la scène française, congédiant Maine de Biran et Jospeh-Marie Degérando dans le passé de la discipline[42]. Elle a montré que la philosophie de Cousin se construit contre les traditions françaises antérieures et les rivaux nationaux les plus immédiats, plutôt que d'assembler des éléments hétéroclites puisés à des systèmes étrangers, selon le reproche qui sera formulé, de manière récurrente, par ses critiques français et étrangers. Je signalerai quant à moi les opérations intellectuelles qui, dans l'ordre socioculturel, ont accompagné et structuré cette entreprise doctrinale.

Pour dominer le débat français, Cousin consacre une partie importante de ses activités de recherche à la réception des travaux d'autrui[43]. Dans les revues les plus en vogue, il publie par exemple des examens des cours de philosophie de Laromiguière et de Jean-François Thurot, ainsi qu'une recension de l'histoire de la

41 François Guizot, « Rapport verbal sur les échanges internationaux entrepris par M. Alexandre Vattemare et sur l'état actuel des lettres et spécialement des études historiques dans les États-Unis d'Amérique, par M. Guizot, suivi d'observations par MM. Dupin, Naudet, Michel Chevalier, Cousin, Guizot et Villermé », *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, 31, 1855, p. 317-334, ici p. 328.

42 Delphine Antoine-Mahut, « L'éclectisme de Victor Cousin : une philosophie *française* sans *philosophie* française », in Catherine König-Pralong, Mario Meliadò, Zornisa Radeva (éd.), *The Territories of Philosophy in Modern Historiography*, *op. cit.*, p. 149-168.

43 Pour une bibliographie documentée des publications de Cousin, voir le site créé par Serge Nicolas et Patrice Vermeren : https://sites.google.com/site/victorcousin17921867/home.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

philosophie de Joseph-Marie Degérando, qui en souligne les limites[44]. Pour occuper le champ universitaire parisien, Cousin perçoit en outre la nécessité de se donner une stature internationale. Il reçoit et critique en particulier deux philosophies, l'une attachée à une figure singulière, Kant, l'autre à une doctrine nationale, la philosophie du sens commun écossaise.

À partir de 1827, il publie, dans *Le Globe* et la *Revue des deux mondes*, des souvenirs de voyages en Allemagne effectués entre 1817 et 1825. Il y narre ses rencontres avec de grandes figures de la scène intellectuelle germanique, entre autres Friedrich Schlegel, l'historien de la philosophie Tennemann, Hegel, Schelling, Schleiermacher et Goethe[45]. Surtout, il s'engage dans une vaste entreprise de réception de la philosophie allemande. De 1817 à 1866, presque chaque année, Cousin donne des études critiques et des recensions au *Journal des Savans*, à la *Revue des deux mondes* ou encore aux *Archives philosophiques, politiques et littéraires.* Dans cette dernière revue, il publie des recensions de l'histoire de la philosophie de Johann Gottlieb Buhle (1, 1817, p. 39-52 et 200-212). Toujours dans le champ de l'histoire de la philosophie, il traduit (ou fait traduire) l'abrégé de Tennemann, qu'il pourvoit d'une vaste introduction appartenant au genre de l'histoire de l'historiographie philosophique[46]. Dans l'ordre proprement philosophique, il assortit d'articles de revue ses cours d'histoire de la philosophie moderne, dont il orchestre les nombreuses rééditions. En 1818 déjà, il recense le manuel de Gottlieb Wilhelm Gerlach, qu'il accuse de plagier Kant sous couvert de le critiquer (*Journal des Savans,* mars et avril 1818, p. 150-156, p. 224-228). Au sommet de sa carrière politique, il présente la philosophie de Kant dans la *Revue des deux mondes* (21, 1840, p. 382-414). En 1842, puis en 1867, il lit des mémoires sur la philosophie de la connaissance et la métaphysique kantiennes à l'Académie des sciences morales et politiques. En 1844 paraissent ses *Leçons sur la philosophie de Kant*.

La réception et l'usage cousiniens de la philosophie allemande ne manquent pas d'attirer l'attention de l'autre côté du Rhin. En 1834, le schellingien Hubert Beckers traduit la préface de la deuxième édition des *Fragments philosophiques* (1833) sous le titre révélateur de *Über französische und deutsche Philosophie* (Stuttgart-Tübingen, Gotta). Le texte est précédé d'un jugement de Schelling (p. iii-xxviii), qui sera à son tour traduit en français[47]. Schelling y décrit la philosophie de Cousin comme une sortie de l'empirisme des Lumières (du sensualisme de Condillac) en direction d'un

44 Victor Cousin, « Recension de l'*Histoire comparée…* de Degérando », *Journal des savans*, juillet 1825, p. 434-439.

45 Ces relations de voyage, retouchées, sont republiées dans les *Fragments philosophiques* en 1857. Dominique Bourel en a donné une édition critique : Victor Cousin, *Souvenirs d'Allemagne. Notes d'un journal de voyage en l'année 1817*, édité et présenté par Dominique Bourel, Paris, CNRS Éditions, 2011.

46 Voir note 9 *supra*.

47 *Jugement de M. Schelling sur la philosophie de M. Cousin*, précédé d'un *Essai sur la nationalité des philosophies*, trad. Joseph Willm, Paris-Strasbourg, Lavrault, 1835.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

rationalisme modéré. En s'opposant de front à la nouvelle philosophie allemande idéaliste (p. xi), Cousin n'aurait guère dépassé le stade de la philosophie scolaire, autrement dit de la scolastique prékantienne, qui juxtaposait une psychologie (ou analyse des actes mentaux du sujet) et une métaphysique (ou ontologie) sans pouvoir les réunir en une seule science (p. x-xi). Schelling traduit dans le langage philosophique et le contexte social allemands les entreprises que Cousin a conçues sur un terrain franco-français[48]. Joseph Willm, inspecteur de l'Académie de Strasbourg, perçoit bien la dimension nationale et les motivations nationalistes de ces réceptions croisées. Il fait précéder sa traduction française du *Jugement de M. de Schelling sur la philosophie de M. Cousin* d'un *Essai sur la nationalité des philosophies*, dans lequel il commence par constater que « M. de Schelling juge moins la doctrine de M. Cousin du point de vue de son propre système que du point de vue allemand ; […] c'est l'état de la pensée en France examiné en présence de la pensée de l'Allemagne[49]. »

Sur un deuxième front d'échanges bilatéraux, Cousin procède avec la philosophie écossaise comme avec celle de Kant : il se présente en passeur ou traducteur d'une tradition étrangère[50], dont il se distancie du même coup. Selon lui, la philosophie écossaise est bonne en ce qu'elle rétablit, par le bon sens, les notions critiquées par l'empirisme de Locke et le scepticisme de Hume, exemplairement l'idée de causalité. Mais, trop frileuse, elle s'est arrêtée devant la question de l'origine des connaissances. La première trace de réception date de 1817, lorsque Cousin analyse les *Outlines of Moral Philosophy* de Dugald Stewart dans le *Journal des Savans* (janvier, p. 3-12, juin, p. 334-342, juillet, p. 413-418, août, p. 485-493). Jusqu'en 1846, il fera paraître des études critiques, notamment sur Hutcheson et Adam Smith, dans le *Journal des Savans* et les *Comptes rendus des séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*.

La réciprocité s'établit en 1829, lorsque William Hamilton recense le cours de philosophie de Cousin dans l'*Edinburgh Review*[51]. Après avoir ironiquement admiré l'éloquence toute française de son collègue d'outre-Manche, il établit un catalogue de griefs qui sera inlassablement repris dans divers contextes anglo-saxons. Premièrement, la raison cousinienne est impersonnelle, absolue et divine, car la conception d'une vérité de raison résulte, selon Cousin, d'un acte intellectuel dégagé des conditions contingentes de la conscience individuelle. Ainsi, dans son système,

48 Delphine Antoine-Mahut, « L'éclectisme de Victor Cousin : une philosophie *française* sans *philosophie* française », *art. cit.*, p. 150-156.

49 Voir *Jugement de M. Schelling sur la philosophie de M. Cousin, op. cit.*, p. v-xliii, ici p. vi.

50 Quant aux traductions proprement dites de la philosophie écossaise, Adam Smith et Hutcheson sont traduits à la fin du xviiie siècle, Dugald Stewart à Genève, par Pierre Prévost, entre 1808 et 1825, puis Thomas Reid par Théodore Jouffroy entre 1828 et 1836 (6 volumes).

51 Voir note 27 *supra*. Le texte sera republié à New York en 1853 : William Hamilton, *Discussions on Philosophy and Literature,* New York, Harper, p. 9-44.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

seule la volonté peut constituer la personnalité individuelle. Deuxièmement, la nature divine serait l'objet d'une saisie rationnelle, l'absolu étant précisément l'une des notions primitives constitutives de la raison. Enfin, malgré ses dénégations, Cousin aurait nié la création *ex nihilo* en rationalisant le divin, présupposant que la nature procède nécessairement de la raison divine. Sa philosophie couvrirait de fait un panthéisme. En 1834 Hamilton, avec qui Cousin entretient désormais une correspondance nourrie, complète le tableau. Dans une recension du *Cours d'histoire de la philosophie* de Cousin, il conteste sa lecture de Locke, réductrice et, en cela, typique des « critiques continentaux »[52].

Les réceptions croisées permettent ainsi aux acteurs intellectuels de définir des écoles de pensée par la critique de traditions situées dans d'autres contextes nationaux, mais traduites dans le langage philosophique de la nation réceptrice. En 1846, dans un papier généraliste sur la philosophie écossaise, Cousin souligne d'ailleurs l'ancrage social de toute philosophie : « En effet, si la philosophie d'une époque et d'un pays réagit puissamment sur les mœurs et sur le caractère de ce pays et de cette époque, il n'est pas moins certain qu'ordinairement elle les suit, et qu'elle est ce que la fait être la société où elle prend naissance[53]. » Associée au style oratoire du professeur, cette conscience sociologique va qualifier Cousin comme un interlocuteur privilégié de certains mouvements philosophiques américains.

Victor Cousin aux USA : une French Theory au XIX^{e} siècle

Les principales œuvres de Cousin sont traduites en anglais entre 1832 et 1860. Cette entreprise s'inscrit dans le contexte américain, en particulier la Nouvelle-Angleterre, où le professeur français acquiert la stature de philosophe d'une nation. Au cœur du xix^{e} siècle, il représente une '*French theory*' jugée compatible avec l'esprit américain[54].

Or Cousin est un acteur actif de sa propre réception. Il correspond avec certains de ses traducteurs, notamment le professeur de philosophie de New York Caleb S. Henry, le penseur transcendantaliste George Ripley et le médecin Orlando Williams

52 [William Hamilton], « Cours de l'Histoire de la Philosophie, par M. Victor Cousin », *Edinburgh Review*, 59, 1834, p. 359-372, ici p. 369.

53 Victor Cousin, « De la philosophie écossaise », *Journal des Savans*, juillet 1846, p. 385-402, ici p. 389.

54 Pour plus de détails sur ces traductions et la réception philosophique de Cousin aux États-Unis : Catherine König-Pralong, « Une *French Theory* au xixe siècle. L'éclectisme de Cousin en Grande-Bretagne et aux États-Unis d'Amérique », in Delphine Antoine-Mahut, Daniel Whistler (éd.), *Une arme philosophique. L'éclectisme de Victor Cousin*, Paris, Éditions des Archives Contemporaines, 2019, p. 111-124.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

Wright. En outre, il se rapproche d'autres acteurs majeurs de la scène intellectuelle américaine, comme l'historien des États-Unis George Bancroft et Orestes Brownson, une figure centrale du transcendantalisme[55]. Signe annonciateur d'un rapide succès, une critique des *Œuvres de Platon*, des *Fragmens philosophiques*, du *Cours de philosophie* et des *Nouveaux Fragmens philosophiques* paraît avant même que ces textes ne soient disponibles en traduction, dans la livraison de juillet 1829 du *The North American Review*[56].

Sans tarder, les camps se forment autour de la réception de ce philosophe français. Il a ses opposants, qui réemploient la critique de Hamilton, et des défenseurs qui se recrutent dans la mouvance transcendantaliste[57], à l'instar de Henning Gottfried Lindberg, un adepte de la pensée de Swedenborg, qui livre la première traduction anglaise d'un texte philosophique de Cousin[58]. La stratégie consiste à affirmer une parenté intellectuelle entre les esprits français et américain, pour mettre hors-jeu la rivale britannique : « For if contiguity can be predicated of the spirit of different nations [...] the French nation may, in the first sense of the word, be said to be nearer neighbors to the inhabitants of America, than to those of Great Britain [...][59]. » Dans la même veine, George Ripley loue une pensée moins compliquée que la spéculation allemande mais plus spirituelle que la logique écossaise, accessible à chacun, proche des « convictions instinctives » et donc compatible avec l'esprit de la nation américaine[60]. Admis au panthéon américain des philosophes européens modernes, Cousin se fraie une place dans les programmes d'enseignement. En 1834, les traductions de Lindberg et Henry[61] sont adoptées comme manuels par les États de Massachusetts et de New Jersey. Sur un autre front, moins uni, la pensée cousinienne jouit d'une réception positive au sein de mouvements philosophiques caractérisés par leur orientation sociale, comme la philosophie de l'éducation de l'hégélien américain William Torrey Harris[62].

55 Voir Jules Barthélemy-Saint Hilaire, *M. Victor Cousin. Sa vie et sa correspondance*, Paris, Hachette-Alcan, 1895, t. 2, p. 452-470 (descriptions de correspondances américaines et britanniques), t. 3, p. 122-166, 217-305, 441-443 et 476-477 (choix d'échanges avec Sarah Austin, Sir William Hamilton, James Pillans, Wilhelm Whewell et Orlando Williams Wright).

56 AAVV, « History of Intellectual Philosophy », *North American Review*, 29/64, 1829, p. 67-123.

57 Woodbridge Riley, « La philosophie française en Amérique », *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, 84, 1917, p. 393-428, sur Henry p. 409-414 ; Joseph Urbas « In Praise of Second-Rate French Philosophy: Reassessing Victor Cousin's Contribution to Transcendentalism », *Revue française d'études américaines*, 140, 2014, p. 37-51.

58 Victor Cousin, *Introduction to the History of Philosophy,* transl. by Henning G. Lindberg, Boston Mass., Hilliard and Co, 1832.

59 Victor Cousin, *Introduction to the History of Philosophy, op. cit.*, p. iii [préface du traducteur].

60 George Ripley, *Specimens of Foreign Standard Literature. Vol. I Containing Philosophical Miscellanies from the French of Cousin, Jouffroy, and Benjamin Constant,* Boston, Hilliard, Gray, and Co, 1938, p. 32.

61 Victor Cousin, *Introduction to the History of Philosophy, op. cit.*; Victor Cousin, *Elements of Psychology Included in a Critical Examination of Locke's Essay on the Human Understanding* [Lectures 16-25 of the *Cours de L'Histoire de La Philosophie*], transl. by Caleb S. Henry, London, Delf, 1834.

62 Catherine König-Pralong, « Une *French Theory* au xixe siècle », *art. cit.,* ici p. 118-120.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

Par ailleurs, la réception de Cousin outre-Atlantique suscite des interrogations dans l'historiographie philosophique américaine, où s'observe un mouvement de critique de la raison historiographique analogue à celui que j'ai présenté pour l'Europe autour de 1800. En 1842, dans une histoire de la philosophie allemande parue à Hartford (Connecticut), le théologien et historien de l'Église James Murdock consacre quelques pages aux conditions de l'acclimatation de la pensée populaire et « non scientifique » de Cousin dans le terreau du transcendantalisme[63]. Les écrits de Cousin – « this Gallo-Germanic philosophy »[64] – ont, selon lui, fonctionné comme des passeurs de la philosophie allemande, en particulier de Schelling, auprès de transcendantalistes plus doués pour le pastorat des âmes que pour la pensée abstraite. La légèreté cousinienne, de style et de raisonnement, est l'ingrédient, français par excellence, qui a assuré le succès de sa philosophie outre-Atlantique. Établissant un lien direct entre le transcendantalisme et l'éclectisme français, Murdock présente Emerson, Brownson et Theodore Parker en lecteurs de Cousin : « So far as I can judge, they have merely taken up the philosophy of Victor Cousin [...]. They address us, as if we all read and understood their favorite Cousin, and were not ignorant of the speculations of the German pantheists[65]. »

La réception américaine de Cousin tisse ainsi les fils de débats religieux et d'orientations sociales propres aux États-Unis[66] sur le canevas international des relations entre Royaume-Uni, France, Allemagne et États-Unis. Les amis américains de Cousin rapprochent la pensée française, médiatrice de la philosophie allemande, du prétendu esprit de leur nation, pour accentuer une différence par rapport à l'Angleterre et à l'Écosse. À cet égard, la critique de Sir William Hamilton s'est révélée providentielle.

Conclusion

Au xviii^{e} siècle, alors que les institutions académiques européennes se réformaient, à commencer par l'université allemande, la temporalisation a contribué à organiser les objets de connaissance. Situer les savoirs sur la ligne du temps, associer leurs résultats à des moments historiques pour les mettre à distance de l'observateur, furent des opérations constitutives de l'approche critique des Lumières. L'histoire de la philosophie est apparue dans ce contexte, en se démarquant des

63 James Murdock, *Sketches of Modern Philosophy, Especially Among the Germans*, Hartford, Wells, 1842, p. 149-180.

64 *Ibid.*, p. 178.

65 *Ibid.*, p. 177.

66 Sur la spécificité du contexte universitaire américain, François Cusset, *French Theory. Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*, Paris, La Découverte, 2005 [2003], p. 49-54.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

doxographies du xvii^e^ siècle, qui présentaient des juxtapositions de doctrines atemporelles. Les philosophes des Lumières ont en effet envisagé les systèmes philosophiques comme des manifestations historiques de la rationalité humaine. Les philosophies antérieures formaient le passé de la discipline, à la fois aboli par sa refondation moderne et présent comme matière sur laquelle s'opérait cette refondation critique. En un deuxième temps, les sciences sociales et humaines connurent un tournant historiographique. Dans ses formes et ses pratiques, ce décrochage métadiscursif avait certes été préparé de longue date – dès le xvii^e^ siècle – par la mode de la recension critique. Autour de 1800, l'histoire de la discipline, ses pratiques et ses méthodes, furent cependant elles-mêmes objectivées sous le regard historiographique. Dans le champ de la philosophie, l'histoire de l'histoire de la philosophie et la philosophie de l'histoire de la philosophie se sont profilées comme des sous-disciplines à caractère scientifique. L'objectivation des traditions historiographiques fut ainsi l'une des principales opérations épistémiques par lesquelles les disciplines modernes se sont définies.

Au xix^e^ siècle, les nationalismes scientifiques ont en outre produit une intensification des confrontations et des entrecroisements entre traditions ou écoles de pensée sur l'axe synchronique des échanges internationaux. Dans un jeu de lectures critiques, d'importations créatives ou de rejets protectionnistes, des écoles se sont formées en identifiant ou reconnaissant d'autres traditions. Dès le xvi^e^ siècle[67], mais de manière exponentielle au xix^e^ siècle, les institutions savantes se sont modifiées en interagissant souvent d'un continent à l'autre, et les savoirs ont circulé à l'échelle du globe, illustrée ici par les États-Unis d'Amérique. Les identités scientifiques collectives qui résultaient de ces échanges furent souvent associées à une « communauté imaginée », géopolitique ou culturelle, tantôt dotée d'un caractère national, tantôt affiliée à une tradition supranationale (européenne, américaine, arabe ou indienne[68]). La rationalité historiographique qui caractérise encore aujourd'hui la recherche, loin d'en être une excroissance, en a constitué l'un des ressorts internes les plus puissants.

67 Sur la mondialisation des savoirs au xvie siècle, en particulier chez les jésuites, voir Urs App, *The Birth of Orientalism,* Philadelphie-Oxford, University of Pennsylvania Press, 2000 ; Antonella Romano, *Impressions de Chine, op. cit*.

68 Sur les nationalismes et les constructions impériales envisagés comme phénomènes mondiaux, qui ne sont pas l'apanage de l'Occident, Christopher A. Bayly, *La naissance du monde moderne, op. cit.,* p. 190-191, 327-345.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

PLAN

- Les recensions
- L'histoire de la philosophie comme discipline universitaire
- De la temporalisation à l'historicisation
- La critique de la raison historiographique
- Une philosophie de l'histoire de la philosophie
- École de pensée et philosophie nationale
- Nationalismes scientifiques et internationalisation de la recherche
- Victor Cousin sur la scène européenne
- Victor Cousin aux USA : une French Theory au XIXe siècle
- Conclusion

AUTEUR

Catherine König-Pralong
Voir ses autres contributions

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.